

LE TYRAN D'UNE FEMME,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANT,

PAR MM. BAYARD ET REGNAULT,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,
le 9 mars 1844.

DISTRIBUTION :

M. DORNEVAL, professeur de physique.....	M. NUMA.
MATHILDE, sa femme.....	M ^{lle} NATHALIE.
M ^{me} SIVRY, mère de Mathilde.....	M ^{me} JULIENNE.
M. CHARLES DEVRIENT.....	M. TISSERANT.
M. ÉDOUARD DE MARÇAY.....	M. RHOZEVL.
BENOIT, domestique de Dorneval.....	M. ADOLPHE.

La scène est à Paris, chez M. Dorneval.

Le théâtre représente un petit salon. Porte au fond; à droite, au premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire; au deuxième plan, porte du cabinet de M. Dorneval; à gauche, au premier plan, une cheminée avec glace, pendule, flambeaux; au deuxième plan, porte des appartemens.

SCÈNE I.

M^{me} SIVRY, MATHILDE.

(Au lever du rideau, Mathilde est assise près de la table, la tête appuyée sur sa main; elle paraît rêveuse. M^{me} Sivry entre presque aussitôt par le fond.)

MATHILDE.

Oh! oui, il est parti... il doit l'être, et du moins je ne l'aurai pas revu.

M^{me} SIVRY, entrant en valsant.

Tra la la, tra la la, tra la la, la la, la la, laira.

MATHILDE, se levant.

Ah! maman.

M^{me} SIVRY.

Te voilà?.. Bonjour. (Recommencant.) Tra la la, tra la la... C'est une nouvelle valse que je me mets dans les pieds... Tra la la...

MATHILDE, souriant.

Mon Dieu, maman, que vous êtes légère!

M^{me} SIVRY, s'arrêtant.

Légère? c'est ce que je soutiens... Je valserais une heure comme ça sans me fatiguer le moins du monde... Donne-moi donc un fauteuil. Je n'en puis plus.

MATHILDE, lui donnant le fauteuil qui était près de la cheminée.

A quoi bon valser ainsi? On dirait que vous vous croyez toujours au bal.

M^{me} SIVRY.

C'est vrai. Plus j'y vais, plus je l'aime... Ah! c'est que, lorsqu'on a une réputation, on y tient. Juge donc, moi qui ai été la danseuse la plus aérienne de la Restauration!.. Hélas! à présent, la femme ne peut plus figurer dans une contredanse passé quarante-cinq ans... Mais, par bonheur, elle valse jusqu'à soixante... C'est convenu, et je n'en suis pas là, Dieu merci! Je valserai long-temps, d'autant mieux que je ne manque pas de cavaliers... J'en ai! j'en ai! Je dois cela à l'avantage de ma taille... C'est tout simple: les bals sont remplis de grands corps minces et esfilés... c'est ce qu'on appelle des tailles de guêpes... des roseaux bien secs qui vacillent dans les bras de ces pauvres danseurs... Ils aiment mieux une taille bien ronde et bien solide. A la bonne heure, parlez-moi de ça; on sait ce que l'on tient. Toi, par exemple... (La voyant rêveuse.) Eh! mais, encore triste, encore rêveuse? Qu'as-tu donc? une scène de ménage?..

MATHILDE.

Mais, non, maman, je vous assure.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Edouard de Marçay.

MATHILDE, à part.

Lui!... Il n'est pas parti!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, EDOUARD.

M^{me} SIVRY, allant au-devant de lui.

Ah! quelle délicieuse surprise! Ce cher M. Edouard! Que me disait donc ma fille, que vous partiez pour Strasbourg... le Havre... Marseille... je ne sais pas au juste.

(Pendant ce temps Edouard a salué Mathilde, qui lui rend son salut, s'assied et brode.)

ÉDOUARD.

Vous le saurez, Madame... Dans tous les cas, je ne serais point parti sans vous présenter mes hommages; aujourd'hui surtout que la crainte de vous trouver indisposée...

M^{me} SIVRY.

Indisposée?.. Eh! mais, est-ce que j'ai l'air malade? Est-ce que suis pâle? Vous me trouvez maigrie?

ÉDOUARD.

Eh! non, au contraire!..

M^{me} SIVRY.

Ah! vous m'aviez fait peur. Moi, qui me suis arrangée pour n'être souffrante que de juillet à septembre, pendant la saison des eaux; cela me procure quelques petits voyages d'agrément... Le reste de l'année, il n'y a plus de plaisir à être malade... et je prends le parti de me bien porter, comme vous voyez.

ÉDOUARD.

Je vous en félicite, (Regardant Mathilde avec émotion.) car personne, sans doute, ne vous donne d'inquiétude, ici?

M^{me} SIVRY.

Ah ça! est-ce qu'il y a une épidémie! quelque chose dans l'air? Quoi? Qui a pu vous faire croire?..

ÉDOUARD.

J'en ai presque honte, à présent... Mais ne vous apercevant pas aux Italiens, où vous deviez vous trouver...

M^{me} SIVRY.

Hier au soir, c'est juste... Nous vous y avions donné rendez-vous.

ÉDOUARD.

Oui! un rendez-vous... et vous n'y êtes pas venues... Oh! ce n'est pas le premier que l'on oublie!

MATHILDE, à part.

Heureusement!

M^{me} SIVRY.

C'était convenu, arrangé... nous allions partir... mais ma fille a changé d'avis.

ÉDOUARD.

Ah! M^{me} Dorneval!..

MATHILDE.

En vérité, Monsieur, si j'avais pu prévoir...

ÉDOUARD.

Une autre invitation, sans doute... On va où l'on doit se plaisir...

M^{me} SIVRY.

Ce n'est pas nous! Quelle soirée ici dans ce salon! Mon gendre, avec sa physique, Mathilde avec son ouvrage, et moi, avec mon humeur en grande toilette... au coin du feu. Charmante partie triangulaire! Trois paroles par quart-d'heure, dialogue de famille!.. J'espère bien, par exemple, que ce sera la dernière fois, et

qu'on ne me fera plus habiller pour faire de la physique ennuyeuse!.. Je m'en suis expliquée nettement avec mon gendre! Je n'ai certainement pas marié ma fille pour vivre en tête-à-tête avec son mari! Ah! j'étais plus heureuse avant son mariage... On me faisait la cour... Il n'y avait pas jusqu'à ce pauvre Charles qui était toujours là!

ÉDOUARD.

Charles!.. je sais... un ami... un parent?

MATHILDE.

Le neveu de mon père, Monsieur.

M^{me} SIVRY.

Charmant!.. et si attentionné, toujours aux petits soins... tenez, comme vous.

ÉDOUARD.

Ah! Madame, un pareil compliment...

M^{me} SIVRY.

Non, vrai... vous êtes fort aimable, et je bénis tous les jours notre singulière rencontre aux eaux d'Aix, où j'étais avec ma fille... pour ma santé, il y a deux mois. A la promenade publique sur le Louisberg, un cheval s'emporte; je tombe en voulant l'éviter. Ma fille pousse un cri; un jeune homme s'élançait, me relève comme une plume en s'excusant de sa hardiesse... C'était vous, et depuis ce jour vous avez été le cavalier le plus galant!..

Aix de Téniers.

Vos soins et votre complaisance furent pour nous d'un grand secours; Aussi, notre reconnaissance vous est acquise... pour toujours; C'est notre serment!..

ÉDOUARD.

Il vous lie,

Et mon cœur doit s'en souvenir;
Car les sermens que l'on oublie,
Moi, je suis là pour les tenir.

MATHILDE, à part.

Oh! rien que des sermens! et il me les rappelle toujours!

M^{me} SIVRY.

Quand je pense que cet ami, nouveau pour nous, était un élève de mon gendre, c'est un coup du ciel!.. J'aime les romans, moi... Aussi, à notre arrivée des eaux, d'où nous étions parties si brusquement... Encore une idée subite de ma fille, lorsque vous êtes venu nous voir, votre ancien professeur vous a reçu avec une bonne grace qui ne lui est pas ordinaire.

MATHILDE.

Ah! maman, pourquoi parler ainsi de M. Dorneval, de mon mari, qui est si bon, qui a droit à tant d'amitié, à tant d'égards.

M^{me} SIVRY.

Bien!.. oh! c'est bien! Tant de générosité... Bonne petite! (A part.) Pauvre victime!

SCÈNE III.

LES MÊMES, DORNEVAL, BENOIT, entrant par le fond.

DORNEVAL, à Benoit qui le suit, portant deux baromètres.

Perpendiculairement, Benoit, mon bon ami...

Portes-les sans oscillations, là, dans mon cabinet. (Edouard rentre. Benoit le suit, traverse le théâtre et sort par le fond.)

M^{me} SIVRY.

Ah! voilà le professeur de physique... pas amusante!

DORNEVAL.

Deux baromètres, l'un à cuvette, l'autre à syphon, et vous savez, le moindre choc, le va et vient (S'approchant de la table et semblant parler à un auditoire.) Comme je vous le disais tout à l'heure, Messieurs, le plus léger mouvement donne, au fluide...

M^{me} SIVRY.

Dieu me pardonne, il se croit encore dans sa chaire!

DORNEVAL, revenant à lui.

Ah! M. Édouard, pardon... Je continuais mon cours... Ça va bien? Accompagnez donc Benoit... il va me faire quelque malheur.

ÉDOUARD.

Avec plaisir, mon maître.

(Il suit Benoit dans le cabinet à droite.)

MATHILDE, à part.

Oh! il s'en va. Je respire!

DORNEVAL.

Là, là, sans oscillations!.. Bonjour, belle-maman.

M^{me} SIVRY.

Il nous voit! C'est bien heureux.

DORNEVAL.

Mathilde, tu ne m'embrasses pas? Eh bien? (A M^{me} Sivry.) Vous permettez? c'est le premier bonjour du matin.

M^{me} SIVRY.

Hum! vous pourriez dire du mois.

DORNEVAL.

Vous croyez? Dam! je sors de si bonne heure! j'ai tant d'occupations! Dans le nombre, ça s'oublie.

M^{me} SIVRY.

Embrasser sa femme, il appelle cela une occupation!

DORNEVAL.

Ah! oui, avec vos simagrées, vos bonjours, vos bonsoirs, qu'est-ce que cela prouve?

MATHILDE.

Vous avez raison, mon ami.

DORNEVAL.

Ma femme est de mon avis, vous voyez bien.

M^{me} SIVRY.

Oh! de votre avis.

DORNEVAL.

Ah! belle-maman, allez-vous encore recommencer la scène d'hier au soir? Vous m'avez dit vraiment des choses...

MATHILDE.

Quoi donc?

M^{me} SIVRY.

Rien, rien; c'est entre nous.

DORNEVAL.

J'en étais encore tout ému ce matin en arrivant à mon cours, ce qui ne m'a pas empêché de faire une belle leçon... un sujet magnifique, les courbes que décrivent les projectiles dans l'air.

M^{me} SIVRY.

Qui est-ce qui s'occupe des courbes aujourd'hui?

DORNEVAL.

Ceux qui veulent parvenir, d'abord; et les savans, ensuite... M. Édouard, par exemple, un lieutenant d'artillerie, c'est son affaire... ça l'intéresse beaucoup.

ÉDOUARD.

Assurément.

DORNEVAL.

Lui, surtout, qui compose un manuel sur les artilleries comparées... et qui vient tous les jours ici me demander des conseils; vrai, vous auriez été satisfait. Il y avait là un monde... six cents personnes au moins.

M^{me} SIVRY.

Allons donc!

DORNEVAL.

Benoit les a comptées... Six cent dix-sept, y compris un couvreur qui écoutait par une lucarne.

ÉDOUARD, galment.

La théorie des projectiles. Il aurait pu lui-même la démontrer!

DORNEVAL.

Un auditoire superbe. Je me suis animé; j'ai parlé sans m'interrompre une heure trente-cinq minutes, montre en main... J'ai été beau!

M^{me} SIVRY.

Je ne m'étonne pas s'il ne vous reste rien quand vous rentrez.

MATHILDE.

Ma mère!

DORNEVAL, à part.

Décidément, elle m'en veut, avec son air moqueur... Grosse goguenarde! (A Benoit qui entre.) Qu'est-ce c'est que ça?

BENOÎT.

Une lettre pour Madame.

MATHILDE.

Pour moi!

M^{me} SIVRY, s'emparant de la lettre.

Ah! c'est l'écriture de Charles!..

MATHILDE.

De mon cousin!

ÉDOUARD, faisant un pas pour sortir.

Pardon, je suis indiscret.

DORNEVAL.

Eh! non, je vous garde... Il faut que nous causions de votre ouvrage, qui est un peu le mien, et qui nous fera honneur à tous deux... C'est une bonne fortune de vous avoir retrouvé!

M^{me} SIVRY.

Une bonne fortune que vous me devez.

DORNEVAL, regardant sa femme.

Et ce n'est pas la seule, belle-maman.

M^{me} SIVRY.

Ah! que c'est gentil! (A part.) Faux, va! (A Mathilde.) Mais quand tu tortilleras cette lettre jusqu'à demain...

DORNEVAL.

Voyons, Maman, ne la tourmentez pas. Si elle aime mieux la lire toute seule...

MATHILDE.

Mais non, du tout, mais au contraire. Tenez, mon ami, lisez vous-même..

(Elle la lui donne.)

M^{me} SIVRY, à part.
Elle la lui donne, j'en étais sûre. Quelle faiblesse !..

DORNEVAL.
C'est pour t'en épargner la peine au moins ; car je ne lis jamais tes lettres : entendez-vous, Maman ? (Ouvrant la lettre.) Oui, c'est de ton cousin. Il arrive aujourd'hui.

MATHILDE.
En vérité ?

M^{me} SIVRY.
Est-ce possible ? Il compte loger ici, j'espère... en parle-t-il au moins ?

DORNEVAL.
Effectivement, ma mère ; oui, au post-scriptum.

M^{me} SIVRY.
Mais on commence toujours par là. Nous le logerons bien certainement, et avec grand plaisir, encore ! n'est-ce pas, ma fille ? Ton cher cousin, ton ami d'enfance ! Je vous le présenterai, M. Édouard : il vous plaira, j'en suis certaine ; il est si bien, si distingué ! Aussi l'a-t-on nommé procureur du roi, d'emblée... Ah ça ! mais il est tard... s'il arrive aujourd'hui, nous n'avons pas de temps à perdre.

MATHILDE.
Je vais, Maman...

M^{me} SIVRY.
Du tout, du tout... ça me regarde, ne t'en mêle pas, c'est mon affaire, je vais dire qu'on prépare sa chambre ; j'en veux faire un boudoir de petite maîtresse. Ce cher enfant ! il va nous égayer, du moins... il nous tiendra compagnie... il est si complaisant... Ça ne fera peut-être pas plaisir à tout le monde, mais tant pis !

(Elle sort par le fond. Dorneval la conduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE IV.

DORNEVAL, MATHILDE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.
Oh ! maintenant, Madame, je comprends... et cette froideur...

MATHILDE.
Ce n'est pas moi, Monsieur, qui l'ai voulu...
ÉDOUARD.

En vérité ?..
DORNEVAL, revenant.
Quoi donc ?.. qu'est-ce ?

ÉDOUARD.
C'est Madame, qui paraît émue, contrariée...
MATHILDE.

Moi ?
DORNEVAL.
Eh ! mais, en effet, quel changement !.. ta figure se contracte, tu es crispée.

MATHILDE.
C'est possible...
ÉDOUARD.

Oui, de la contrariété... j'ai compris cela tout de suite... Quand on a lu cette lettre, l'arrivée de M. Charles, l'idée qu'a eue M^{me} votre mère de le loger dans cette maison... j'ai cru lire dans vos traits un embarras.

DORNEVAL.
Ce que c'est ?.. Moi, je ne sais lire que dans mes livres ; je ne m'en suis pas aperçu. Si cela te contrarie...

MATHILDE.
Vraiment... je ne comprends pas... Monsieur peut se tromper.

ÉDOUARD.
Non... vos traits, vos regards, votre maintien, tout semblait dire : Mon Dieu ! quel supplice ! ne pouvoir leur faire sentir tout ce qu'il y a d'inconvenant, peut-être...

MATHILDE.
Monsieur !
ÉDOUARD.
Oh ! vous en vouliez à votre mère, je l'ai bien vu !..

DORNEVAL.
Vous avez vu cela ?.. Il fallait donc le dire... Non, non, c'est juste ; à quoi bon te gêner... te contrarier pour si peu de chose ?.. Il se logera ailleurs, nous lui trouverons un excellent hôtel ; du reste, il sera très bien reçu chez nous : nous l'inviterons à dîner avec des savans, comme moi ; ça l'amusera, et toutes les fois que je ferai mon cours, je le mènerai avec moi à la Sorbonne... et, après cela, s'il n'est pas content !.. Au surplus, je suis bien aise que la remarque vienne de toi... à cause de ta mère... Si c'était de moi... oh bien oui !

MATHILDE.
Ain : Ma belle est la belle des belles.

Oh ! ne le croyez pas, de grace.
DORNEVAL.

Si fait ! si, je la comprends bien.
Elle m'accuserait, en face,
D'être jaloux... Il n'en est rien.

ÉDOUARD.
De ce mal, affreux à connaître,
Le bonheur vous préserve, vous.
Ce n'est qu'aux malheureux, peut-être,
Qu'il est permis d'être jaloux.

DORNEVAL.
Et je ne le suis pas, Dieu merci ! Ah ! une voiture !..

MATHILDE, allant à la croisée, au fond, à droite.
Elle s'arrête dans la cour... C'est lui, peut-être !

ÉDOUARD, à part.
Ce bonheur, qui me fut promis... à un autre !.. Jamais !.. (Haut.) Oh ! pardon... je vous laisse en famille.

DORNEVAL.
Mais non. Et nos affaires, et nos artileries comparées... Passez là, dans mon cabinet. Je vous rejoins... cinq minutes. Que de temps perdu à faire les volontés de ma femme ! Il y en a tant qui s'en acquittent si bien toutes seules !

(Édouard entre, à droite, dans le cabinet de Dorneval.)

MATHILDE, à part.
Ah ! mon Dieu !..

SCÈNE V.

DORNEVAL, MATHILDE, M^{me} SIVRY,
CHARLES.

M^{me} SIVRY, entrant, du fond, avec Charles.
Enfin, le voilà, je vous l'amène.

CHARLES.

Ah!.. M. Dorneval!

DORNEVAL.

Soyez le bien venu, mon bon ami!

CHARLES.

Ah! ma cousine! ma chère Mathilde!.. si vous saviez combien je suis heureux de vous revoir! Il y a si long-temps! Mathilde!.. Mon Dieu, qu'as-tu? qu'avez-vous donc?

MATHILDE.

Rien, rien, mon cousin, je vous assure.

M^{me} SIVRY.

Eh bien? tu ne l'embrasses pas? Si son mari, pourtant...

DORNEVAL.

Est-ce que je défends quelque chose à ma femme? Sur les deux joues... Allez donc, en cousin.
(Charles embrasse Mathilde.)

M^{me} SIVRY.

Ce cher enfant! toujours le même! Tu seras bien reçu, va; et d'abord, ici.

DORNEVAL, toussant et faisant signe à M^{me} Sivry.
Hum!..

M^{me} SIVRY.

Hein?

MATHILDE.

C'est bien, de ne pas avoir oublié ses amis.

CHARLES.

Oh! jamais.

M^{me} SIVRY.

Qui ne sont pas des ingrats... Nous aurons soin de toi... et, pour commencer, tu seras logé comme un prince!..

DORNEVAL, de même.

Hum! hum!..

M^{me} SIVRY.

Quoi donc, puisque sa chambre est préparée?

DORNEVAL.

Sa chambre? (A part.) Que le bon Dieu la bénisse! (Haut.) Quelle chambre donc, belle-maman?

M^{me} SIVRY.

Comment! quelle chambre? Mais celle qui touche à la vôtre.

DORNEVAL.

Oh! non, oh! non; n'est-ce pas, ma femme?

MATHILDE.

Quoi donc? je suis de votre avis, mon ami.

M^{me} SIVRY.

Quel avis? qu'est-ce qu'il y a?

CHARLES, à part.

Que diable ont-ils donc tous?

DORNEVAL.

D'abord, cette chambre est trop petite... ensuite la cheminée fume; enfin, elle est froide... l'atmosphère y est saturée d'humidité... n'est-ce pas, ma femme?

MATHILDE.

Mais en effet...

M^{me} SIVRY.

Mais puisque tout est arrangé... J'y ai fait mettre un baldaquin.

DORNEVAL.

Un baldaquin, belle-maman?... Il ne se chauffera pas avec un baldaquin... et, à moins que je ne lui cède notre chambre... Dam! s'il veut accepter, sans façon...

CHARLES.

Ah! quelle plaisanterie, lorsqu'il est si naturel que je me loge dans un hôtel du voisinage.

M^{me} SIVRY.

Dans un hôtel?

DORNEVAL.

Eh bien oui! eh bien oui! je n'osais pas vous le dire... mais le fait est que, dans un hôtel bien clos, ce qui n'empêche pas... Dam! on se voit... n'est-ce pas, ma femme?

M^{me} SIVRY.

Votre femme, votre femme ne peut dire...

MATHILDE.

Mais si fait, Maman. Si mon mari pense...

DORNEVAL, bas à M^{me} Sivry.

Mais voilà une heure que je vous fais des signes... Puisque ma femme le veut!

M^{me} SIVRY.

Ah!.. Bien!..

CHARLES, à part.

Que de peine ils se donnent tous! (Haut.) mais rien n'est plus simple, je vous assure. Je vais faire transporter mes effets.

M^{me} SIVRY.

Non, reste... (Bas.) Il faut que je te parle. (Haut.) Benoît va se charger de trouver ce qu'il te faut. Veille à cela, mon enfant.

MATHILDE, tendant la main à Charles.

Oui, ma mère, à l'instant.

Air de M. Hornille.

Ta main, Charles.

CHARLES.

A moi, la tienn.

MATHILDE.

Comme autrefois.

CHARLES.

Comme toujours,

Et mille pardons de ta peine.

DORNEVAL.

Et, moi, je retourne à mon cours.

ENSEMBLE.

MATHILDE et CHARLES.

A toi, ma main, à moi, la tienn,
Comme autrefois, comme toujours!

Il faut qu'ici l'on^{me}
te retienne,

Pour nous rappeler nos beaux jours.

M^{me} SIVRY.

Ma joie est égale à la tienn,
Comme autrefois, comme toujours.
Il faudra bien qu'il nous revienne,
Et nous le verrons tous les jours.

DORNEVAL.

Ma joie est égale à la tienn,
Car, enfin, nous l'aimons toujours.
Qu'ici l'amitié le retienne;
Et, moi, je retourne à mon cours.

DORNEVAL, rentrant à droite.

A revoir bientôt.

LE TYRAN D'UNE FEMME.

M^{me} SIVRY.
Va, hypocrite, va.
(Mathilde sort par le fond.)

SCÈNE VI.

M^{me} SIVRY, CHARLES.

M^{me} SIVRY.
Les voilà partis... enfin. J'avais besoin de respirer ! Je suffoquais.

CHARLES.
Qu'est-ce donc, ma tante ?

M^{me} SIVRY.
Charles, personne ne nous écoute ?

CHARLES.
Je n'aperçois d'oreilles nulle part.

M^{me} SIVRY.
Charles, ce que j'ai à te dire est effrayant !

CHARLES.
Ah ! mon Dieu ! (A part.) Elle me fait peur !..

M^{me} SIVRY.
Tu penses bien que nous ne sommes pour rien dans tout ceci... Je souffre et ma fille est victime. Voilà tout.

CHARLES.
Victime ! Et de qui donc ?

M^{me} SIVRY.
Et de qui donc une femme est-elle victime ? De son mari ; c'est clair, c'est évident, c'est naturel... Il est jaloux.

CHARLES.
M. Dorneval ?

M^{me} SIVRY.
Jaloux comme un tigre. C'est un chacal !

CHARLES.
D'une drôle d'espèce, par exemple... Si celui-là dévore jamais personne...

M^{me} SIVRY.
Mais il me dévore !.. lui que j'avais choisi pour gendre, avec un tact !.. un de ces grands enfans qui n'ont jamais pensé à devenir majeurs, et que l'on mène avec une soie, l'étoffe de feu ton oncle, ce qu'il y a de mieux pour faire un mari... Eh bien ! non ! c'est un tyran, c'est un despote !..

CHARLES.
M. Dorneval, un mathématicien, est-ce qu'il a le temps ?

M^{me} SIVRY.
Comme les autres ; et bien plus encore... c'est plus sec !.. Ma pauvre fille, si bonne, si douce, si bien élevée ! Moi, qui lui répétais sans cesse : Quand tu seras mariée, tu seras libre, maîtresse de tes actions. Le mariage, c'est l'émancipation des femmes.

CHARLES.
Vous lui donniez là des idées...

M^{me} SIVRY.
C'étaient les miennes ; elles m'avaient toujours réussi... Charles, écoute, tu es notre ami, le seul homme de la famille, tu nous protégeras.

CHARLES.
Sans doute ; mais je ne vois pas...

M^{me} SIVRY.
Tu ne vois pas ? D'où viens-tu donc ?

CHARLES, gament.

Mais, de Strasbourg, ma tante ; et je ne fais que d'arriver.

M^{me} SIVRY.
Et cette scène affreuse de tout à l'heure... ce refus de te recevoir, de te loger, le monstre !

CHARLES.
Permettez ; encore, faudrait-il d'autres indices...

M^{me} SIVRY.
Tu en veux, tu en veux, eh bien ! je vais t'en donner.. Oh ! une mère a de bons yeux !.. Et d'abord, il y a un mois, aux eaux d'Aix, j'avais promis à Mathilde de l'y conduire quand elle serait mariée. Nous étions parties...

CHARLES.
Sans M. Dorneval ?

M^{me} SIVRY.

Je n'emmène jamais de mari en voyage. Figure-toi une réunion des plus brillantes, des épauettes, des diplomates, des élégans de tous pays... J'étais, moi, la mieux mise... et ta cousine, la plus jolie... Au cercle, à la redoute, partout, elle était entourée, fêtée ; elle dansait, valsait à en perdre la tête et la raison... Le bon temps !.. ah !.. M. Édouard, un jeune officier du génie que tu verras, nous accompagnait dans des promenades à cheval ravissantes... Lorsqu'un jour... Je n'y puis peuser sans bouillonner d'indignation !

CHARLES.
Ah ! mon Dieu !

M^{me} SIVRY.

M. Édouard nous avait apporté une lettre d'invitation pour un bal chez l'ambassadeur de Portugal ou de Danemarck, je ne me rappelle plus... Un vieux diplomate qui faisait danser les eaux... Mathilde en rêvait, et moi, je n'en dormais pas... Je ne voulais pas y manquer une valse... Je valse toujours, tu sais... A peine levée, j'entre chez elle pour ma toilette, pour la sienne... et qu'est-ce que je vois ?.. Ma fille seule, triste, les yeux rouges, achevant ses malles, et me déclarant qu'il fallait partir le matin, à l'instant même... Étourdie de ce coup, je réclamai, je voulus rester. Mathilde me déclara qu'elle partirait seule... Au bout d'une heure, nous avions pris la poste, et trois jours après, nous étions de retour à Paris.

CHARLES.
Quel singulier caprice !

M^{me} SIVRY.
Un caprice ? allons donc ! Une fête délicieuse ! un bal ravissant !.. Mais rien ne peut y faire renoncer... rien que la mort ou un mari : c'était le mari.

CHARLES.
Vous croyez ?

M^{me} SIVRY.
Mathilde venait de recevoir une lettre de lui ; une lettre charmante, disait-elle, mais où le tyran pressait le retour de sa victime, j'en suis sûre... Je connais les hommes, vois-tu... Mais ce n'était pas la première fois... Je surprenais souvent Mathilde agitée, les yeux rouges, en correspondance secrète... elle écrivait, elle écrivait...

CHARLES.

A son mari?

M^{me} SIVRY.

A qui donc?.. C'est depuis cette époque que le caractère de Mathilde n'est plus le même. On sent qu'elle tremble toujours devant une volonté qui dissimule... Et tiens, tout à l'heure, quand nous avons reçu ta lettre, son mari était là... elle n'a pas même osé l'ouvrir... elle a rougi, elle a pâli...

CHARLES.

En vérité?

M^{me} SIVRY.

C'est du despotisme oriental!

CHARLES.

Je n'en reviens pas! M. Dorneval, lui, si pacifique, de sa nature!

M^{me} SIVRY.

Un faux bon homme.

CHARLES.

En apparence, si débonnaire.

M^{me} SIVRY.

Un hypocrite! En le regardant bien... il a dans la physionomie...

CHARLES.

De la géométrie, voilà tout.

M^{me} SIVRY.

Non; un certain mouvement d'yeux, quelque chose de méchant... Il l'est, au fond. Sa femme en a peur... Mais cela ne peut durer ainsi, je demanderais plutôt le divorce.

CHARLES.

Il est supprimé.

M^{me} SIVRY.

J'enleverai ma fille!

CHARLES.

Allons, ma tante, du calme, je vous en prie.

M^{me} SIVRY.

Du calme? Cela t'est facile à dire!

CHARLES, à part.

Mais en effet, cet accueil glacé...

M^{me} SIVRY.

Si je pouvais seulement avoir une preuve, la moindre chose pour le démasquer... Mais une idée! tu es pour elle un ami, presque un frère, tu lui arracheras son secret.

CHARLES.

Mais le moyen de lui parler, si son mari est jaloux?

M^{me} SIVRY.

Eh bien! au bal, nous y allons ce soir... et en dansant, on se dit tant de choses!.. Il faut que tu viennes avec nous... Il y aura là beaucoup de monde.

CHARLES.

Alors, nous serons sans témoins.

M^{me} SIVRY.

Silence! ceci est entre nous. Ah! c'est monsieur Édouard!

CHARLES.

Ah! ah! l'ami des eaux d'Aix.

SCÈNE VII.

LES MÉMES, ÉDOUARD, sortant du cabinet.

ÉDOUARD, à la cantonnade.

L'opération est exacte, j'en réponds.

M^{me} SIVRY.

Eh! c'est ma bonne étoile qui nous l'amène, ce cher M. Édouard!.. Il s'agit d'un service.

ÉDOUARD.

Madame...

M^{me} SIVRY.

Je vous présente ce cher neveu, ce bon Charles, que nous attendions avec tant d'impatience...

ÉDOUARD.

Monsieur... Eh! mais... M. Devrient!

CHARLES.

Que vois-je?.. M. de Marçay?..

M^{me} SIVRY.

Vous vous connaissez?

CHARLES.

Je crois bien! Nous nous sommes battus ensemble!

M^{me} SIVRY.

Un duel? toi, Charles, un procureur du roi!

CHARLES.

Pas encore, ma tante; j'étais avocat.

Aix du Colonel.

J'étais amoureux et taquin,
J'aimais le bruit, le jeu, les belles,
Aujourd'hui, le code à la main,
Je me fais des vertus nouvelles!
Très grave et même un peu bavard,
Je poursuis l'erreux, la faiblesse,
Comme on voit maudire au vieillard
Tous les péchés de sa jeunesse.

M^{me} SIVRY.

Mais, se battre! bon Dieu!..

ÉDOUARD.

Oh! rassurez-vous! une folie, un malentendu.

CHARLES.

Monsieur a été d'une adresse charmante, il m'a blessé au bras droit, tout juste assez pour que l'honneur fût satisfait, et la morale du parquet vengée... Mais je lui ai tendu la main gauche, et maintenant, nous sommes les meilleurs amis du monde.

ÉDOUARD.

Mais j'y compte bien.

M^{me} SIVRY.

Un duel!.. ah! rien qu'à cette idée... un duel!.. Le génie, je ne dis pas... mais le parquet! c'est différent... Et pourquoi? hein?.. Vous vous taisez... Je devine, mauvais sujet.

CHARLES.

Vous y êtes. (Bas à Édouard qui lui fait un signe.) Soyez tranquille, je ne dirai rien.

ÉDOUARD.

Mais permettez; quand je suis entré, vous parliez d'un service.

M^{me} SIVRY.

Que vous pouvez nous rendre. Il faut que Charles nous accompagne ce soir au bal, je le veux; et j'ai compté sur vous pour une invitation.

ÉDOUARD.

Comment donc! mais rien de plus simple... un seul mot de ma main... Justement, voici ce qu'il me faut: une pitane, du papier...

(Il s'assied à la table de droite, près de la porte du cabinet.)

CHARLES.

En vérité, je suis confus de l'embarras que je vous donne..,

M^{me} SIVRY.

Mais non, c'est chez une de ses tantes.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, accourant du fond.

Me voilà, me voilà!.. J'ai été bien long-temps, n'est-il pas vrai?.. Je m'occupais de toi, mon pauvre Charles... de vous.

CHARLES.

Pourquoi donc ce vous? Comme autrefois, ma cousine, ne suis-je pas ton frère?

MATHILDE.

Oh! si fait! toujours. Si je ne puis te recevoir chez moi, je veux du moins qu'ailleurs, il ne te manque rien... J'ai veillé à tout... ce sera ma consolation.

M^{me} SIVRY.

Tu l'entends... Il n'est plus là.

CHARLES.

Bonne Mathilde!.. et moi qui te croyais triste, oh! j'en étouffais!.. C'est que, comme autrefois, pour t'épargner un chagrin... je me ferais tuer, vois-tu?..

MATHILDE.

Oh! non, non... ne dis pas cela!..

CHARLES.

Comment, tu as pris tant de peine pour moi!

M^{me} SIVRY.

Elle a bien fait; et pour l'en récompenser, je vais lui apprendre une bonne nouvelle: il vient ce soir avec nous!

MATHILDE.

Vrai? Quel bonheur!.. Il y a si long-temps que nous n'avons dansé ensemble!.. Je vous invite pour la première, Monsieur.

CHARLES.

Et moi, pour les suivantes, Madame.

(Ils rient.)

M^{me} SIVRY, à Charles.

Bravo! à la bonne heure!.. Tu vois, toujours aimable, toujours gaie...

CHARLES.

* Cette bonne Mathilde!

MATHILDE.

Ah! c'est que je suis si contente!.. Mais, voyez-vous, maman... (Apercevant Édouard qui écrit.) Ah!..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DORNEVAL.

CHARLES.

Qu'est-ce donc, ma cousine?.. cette émotion subite..

(Dorneval paraît à la porte du cabinet, un carnet à la main, et occupé de calculs.)

M^{me} SIVRY.

Chut! regarde à gauche... le mari!

CHARLES, à part.

En effet.

DORNEVAL, descendant la scène.

A. B. égale C. D., comme O. P. égale X.

M^{me} SIVRY, bas à Charles.

Hein? comprends-tu cette figure?

CHARLES.

Non, le diable m'emporte!

ÉDOUARD, se levant et remettant un billet à

M^{me} SIVRY.

Madame, il suffira d'envoyer un domestique avec cette lettre.

DORNEVAL.

Ah! c'est vous?.. Une lettre?..

M^{me} SIVRY, la prenant.

Qui nous intéresse beaucoup plus que toutes celles de votre alphabet... On! soyez sans inquiétude... Elle n'est pas pour votre femme, mais pour mon neveu, que nous conduisons au bal.

DORNEVAL.

Vrai? c'est toi, ma bonne amie qui a pensé à ce pauvre Charles?

MATHILDE.

Moi? mais je crois...

M^{me} SIVRY.

C'est moi, mon gendre.

CHARLES.

Cela ne vous contrarie pas, mon cousin?

DORNEVAL.

Pourquoi ça? puisque ça fait plaisir à ma femme, et à vous, qui devez aimer la danse... Un magistrat!.. Mais je vous prévient, mon cher, que vous allez faire bien des jaloux. Voilà M. Édouard, qui ne vous cèdera pas la première contredanse.

ÉDOUARD.

Mais j'y suis bien obligé... Madame a fait elle-même ses invitations... Demandez à Monsieur.

DORNEVAL.

Ah bah! c'est encore plus sûr.

M^{me} SIVRY, à part.

Qu'est-ce qu'il avait besoin de dire cela?

MATHILDE.

En effet, oui, j'ai prié mon cousin... Dam! il y a si long-temps!.. Et puis un badinage.

CHARLES.

Et pourquoi donc vous en défendre, ma cousine? J'approuverais fort qu'en fait de danseurs, les femmes eussent le plaisir du choix... Ah! Dieu! s'il en était ainsi... dans nos bals, quelle métamorphose!..

Air de Clara Wendel.

C'est une réforme complète,

Je serais fier de l'essayer;

Car les dames sur leur banquette,

N'auraient plus l'air de s'ennuyer.

Les jeunes gens seraient affables;

Enfin, quittant leurs tristes jeux,

Les maris deviendraient aimables...

DORNEVAL.

Bravo!

M^{me} SIVRY.

Quitte à se rattraper chez eux.

SCÈNE X.

CHARLES.

Et pour nous-mêmes, d'ailleurs, ce serait tout profit... Je m'en rapporte à M. de Marçay, qui a failli me tuer pour une contredanse.

DORNEVAL.

M. Édouard ?

ÉDOUARD.

Plait-il ?

M^{me} SIVRY.

Eh oui ! ces messieurs sont amis ; ils se sont battus.

ÉDOUARD.

Certainement ; Monsieur m'enlevait ma danseuse ; et dans ce cas, un cœur tendre et fier a le droit de s'irriter.

DORNEVAL.

Ah ! quelle bêtise !.. C'est tout au plus ce que pourrait faire un mari qui se verrait enlever sa femme. Ainsi, mon cher cousin, faites danser ces dames, je vous le permets... toutes les deux... et même, il me vient une idée ; c'est que, puisque vous voilà invité, vous me remplaciez auprès d'elles, en leur servant de cavalier.

CHARLES.

Moi, mon cousin ?

MATHILDE.

Vous ne viendrez pas avec nous ?

DORNEVAL.

Ma foi, non ! si ma belle-maman veut bien le permettre.

M^{me} SIVRY.

Vous êtes libre, mon gendre.

CHARLES, bas à M^{me} Sivry.

Qu'est-ce que vous disiez donc ?.. Il va très bien.

M^{me} SIVRY, à part.

Est-ce qu'il aurait des remords ?

ÉDOUARD.

Y pensez-vous, mon cher maître ? abandonner ainsi tout le monde !

DORNEVAL.

Tout le monde se passera très bien de moi ! A quoi suis-je bon, moi, dans un bal ? Quand j'ai compté toutes les bougies, je m'endors... Je ne danse pas, la danse m'ennuie... Je ne connais rien de plus ridicule... Qu'est-ce que ça prouve ? qu'on a des jambes !.. D'ailleurs, j'ai affaire, ce soir... Mon cours de physique à préparer, et puisque Charles veut bien mettre son bras, c'est-à-dire, ses deux bras à vos ordres... ainsi, mon cher, vous ferez ce soir le mari et le gendre : ce qui consiste au bal à poser les manteaux, à mettre un numéro dans votre poche, à faire tapisserie et à demander la voiture.

M^{me} SIVRY.

Mieux que cela, Monsieur ; il nous fera valser.

DORNEVAL.

Vous voyez bien... vous y gagnez cent pour cent.

CHARLES.

J'accepte avec reconnaissance ; et comme vous disiez tout à l'heure, je m'en vais faire bien des jaloux, et ce n'est peut-être pas sans péril, n'est-ce pas, mon ennemi ?

ÉDOUARD.

Ah ! c'est possible !

À si de Robin des bois.

Mais pardon, le temps me réclame, Pour me mettre en état, ce soir, De vous disputer votre dame.

CHARLES.

Eh bien ! Chevalier, au revoir.

DORNEVAL.

Hâtez-vous, mon cher ; vos danseuses Vont partir.

MATHILDE.

Je me sens trembler.

M^{me} SIVRY.

Ceux qui manqueront de valses, Je suis là pour les consoler.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Mais le temps, aussi me réclame, Pour me mettre en état, ce soir, De vous disputer votre dame ; Adieu, Chevalier, au revoir.

MATHILDE.

C'en est fait, pour moi, pauvre femme, Je sens là, qu'il n'est plus d'espoir ; Et je tremble au fond de mon âme, Qu'au bal, ils puissent se revoir.

M^{me} SIVRY.

Hâtez-vous, le temps vous réclame, Pour vous mettre en état, ce soir, Au bal, s'il vous faut une dame, Vous êtes sûrs de m'y revoir.

ÉDOUARD et DORNEVAL.

Où, je pars, le temps ^{me} réclame,

P ur ^{me} mettre en état, ce soir,

De vous disputer votre dame ;

Adieu donc, Monsieur, au revoir.

(Édouard sort par le fond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté ÉDOUARD.

DORNEVAL.

Eh bien ? que dis-tu de nos arrangements ?

MATHILDE.

Je dis que j'en suis enchantée pour maman, mais pour moi, je n'osais pas vous le dire, j'aurais craint de vous priver de cette soirée... mais puisque vous me mettez à mon aise, je n'irai pas non plus.

M^{me} SIVRY.

Ah ! mon Dieu.

CHARLES.

Ma cousine !

DORNEVAL.

J'espère néanmoins que ce n'est pas pour moi.

MATHILDE.

Non, mon ami ; non, assurément.

M^{me} SIVRY.

Et pour qui donc, alors ?

MATHILDE.

Mais pour moi, maman... je ne me sens pas

bien... je suis souffrante... j'aime mieux rester chez moi ; j'en ai besoin.

M^{me} SIVRY.

Là, comme hier... mais c'est impossible.

CHARLES.

Oh ! maintenant, ce bal... je n'y allais que pour vous, Mathilde...

DORNEVAL.

Ma foi, ce n'est pas ma faute... vous ne direz pas, du moins...

M^{me} SIVRY.

Eh ! croyez-vous, Monsieur, que je sois votre dupe ?

DORNEVAL.

Plait-il ? ah bien !

CHARLES.

Ma tante !

MATHILDE.

Maman !

DORNEVAL.

Ah ! bien, vous allez supposer...

M^{me} SIVRY.

Supposer, supposer, je ne suppose rien, Dieu merci ! mais je prétends que ma fille vienne.

MATHILDE.

Non maman, non ; je ne le puis pas, je ne le veux pas.

DORNEVAL.

Cependant, ma bonne amie, si tu faisais un effort.

M^{me} SIVRY.

Vous savez bien qu'elle n'en fera pas.

DORNEVAL.

Vous dites ?

CHARLES.

De grâce !

M^{me} SIVRY, à Charles.

Tu ne vois pas qu'il l'a fascinée avec son œil de basilic !

DORNEVAL.

Ah ça ! m'expliquez-vous ?..

M^{me} SIVRY.

Oui, oui, une explication. Je ne demande pas mieux.

MATHILDE.

Mais à quoi bon ?

CHARLES.

Je vous en prie, ma tante... devant moi... laissez-vous de grâce... je vais parler à mon cousin.

DORNEVAL.

A moi ?

M^{me} SIVRY.

Oui, j'aime mieux ça... car je ne répondrais pas dans la fougue de ma colère... oui, vous avez raison ; je sors avec ma fille... ma pauvre fille. Je vais décommander toute ma toilette, ôter mes saules de marabouts, serrer ma robe, une robe charmante... des manches plates délicieuses. Viens, mon enfant ; viens, victime !
(Elle emmène sa fille vers la porte de gauche.)

MATHILDE.

Quelle folie, maman !..

DORNEVAL, allant à elle.

Mais quand je vous dis que...

M^{me} SIVRY.

Je ne vous crois pas, despote.

(Elle sort avec Mathilde.)

SCÈNE XI.

DORNEVAL, CHARLES.

DORNEVAL.

Despote ! elle y tient... c'est son idée fixe... mais je veux bien être destitué si je sais...

CHARLES.

M. Dorneval !

DORNEVAL.

Plait-il.

CHARLES.

J'aime Mathilde, ma cousine, comme un frère, son bonheur m'est aussi cher que le mien ; vous pouvez m'en croire, je suis un galant homme.

DORNEVAL.

Eh bien ?

CHARLES.

Eh bien !

DORNEVAL.

Qui est-ce qui vous dit le contraire ?

CHARLES.

Mon cousin... regardez-moi... je suis franc, sans arrière-pensée... j'ai le droit d'en exiger autant chez les autres, répondez-moi donc franchement... est-ce moi qui suis cause de ce qui vient de se passer ?

DORNEVAL.

Hein ?

CHARLES.

Est-ce moi qui suis cause ?..

DORNEVAL.

J'entends bien ; mais je ne comprends pas.

CHARLES.

Vous ne comprenez pas ?

DORNEVAL.

Pas le moins du monde... Vous allez au bal, je n'y vais pas ; ma femme aime mieux rester, ma belle-mère m'appelle despote, vous me demandez ce que ce que cela veut dire... je n'en sais rien... liberté pour tous... je rentre chez moi.

CHARLES.

Permettez. Vous conviendrez pourtant qu'il est bien singulier, bien extraordinaire que le refus de ma cousine cadre si parfaitement avec le vôtre.

DORNEVAL.

C'est une sympathie conjugale.

CHARLES.

Fort édifiante, mais fort peu naturelle, je vous assure. Décidée tout à l'heure, voilà qu'elle change d'avis tout-à-coup... pour quelle raison ? pour quel motif ?

DORNEVAL.

Des raisons, des motifs ? est-ce que les femmes en ont jamais ? si vous étiez marié comme moi...

CHARLES.

Elles en ont toujours, au contraire... le tout est de les deviner, et je crois y être. Dorneval, vous êtes jaloux.

DORNEVAL.

Moi ? en voici bien d'une autre ! jaloux !

CHARLES.

Bien ! vous allez le nier à présent ; soyez franc, que diable ! ce n'est pas un crime, cela arrive à bien des gens... cela prouve même de l'imagination... et chez un savant...

DORNEVAL.

Allons donc ! gardez votre imagination, mon cher, pour vos réquisitoires, si vous voulez bien, je n'en ai que faire, Dieu merci !.. jaloux, moi ?.. est-ce que j'ai l'air d'un amoureux, d'un africain, d'un frénétique ?

CHARLES.

Eh ! mon Dieu ! je sais bien que vous n'êtes pas un Orosmane.

DORNEVAL.

Il n'y en a pas au Collège de France, ni d'Othello non plus

CHARLES.

Aussi chez vous c'est autre chose, c'est concentré... jalousie bourgeoise, en dedans. Pourquoi ne pas en convenir ?.. entre parents, entre hommes.

DORNEVAL.

Pourquoi ne convenez-vous pas que vous êtes borgne, manchot ou bancal ? ah ! pardon, vous l'êtes peut-être ; je n'en sais rien.

CHARLES.

Eh bien ! alors, c'est malgré vous, sans vous l'avouer, à votre insu, peut-être.

DORNEVAL.

Mais je vous jure...

CHARLES.

Et alors vous avez un air, une expression... à ce qu'on dit, du moins... un clignement d'yeux... un mordillement de lèvres... une contraction de muscles... une manière de tousser, de marcher, de regarder... que sais-je ? il y a du Jupiter dans votre fait. Un mouvement de sourcil la fait trembler !..

DORNEVAL.

Trembler, qui ?

CHARLES.

Allons, allons, vous avez été cruel,

DORNEVAL.

Moi, le plus pacifique, le plus inoffensif des physiiciens !.. moi qui n'écorderais pas même une grenouille, pour faire l'expérience galvanique, que diable, je connais ma physionomie... # y a long-temps... elle n'est pas féroce... elle n'est pas plus despote que moi, et votre cousine...

CHARLES.

Mais ce bal où vous alliez avec elle, avant mon arrivée... elle en était joyeuse.

DORNEVAL.

Eh bien ?

CHARLES.

Eh bien ! elle n'y va plus.

DORNEVAL.

Parce que ça ne lui plaît pas.

CHARLES.

Parce que ça vous déplaît, parce que vous ne voulez pas.

DORNEVAL.

Mais je n'ai rien dit.

CHARLES.

Non, mais un geste, un regard...

DORNEVAL.

Ah ! c'en est trop ! Ah ! je suis un tyran ! je suis jaloux, je l'empêche d'aller au bal ! eh bien ! nous allons voir. Mathilde ! Mathilde !

CHARLES.

Que faites-vous donc ?

DORNEVAL.

Ce que vous dites là n'a pas le sens commun. Je n'en crois pas un mot... j'en ris... mais c'est égal, c'est égal, j'entends, je prétends, j'ordonne qu'elle s'amuse, qu'elle fasse ses volontés, qu'elle soit sa maîtresse... je l'y forcerais plutôt moi-même... Mathilde !

CHARLES.

Mais mon cousin...

DORNEVAL.

Ah ! c'est elle, nous allons voir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, sortant de l'appartement à gauche.

Que me voulez-vous, mon ami ? qu'y a-t-il ?

DORNEVAL.

Il y a, ma chère amie que je me sens ce soir tout content ; tout guilleret, je suis en verve, j'ai envie de m'amuser. Je vais au bal.

MATHILDE.

Au bal ?

DORNEVAL.

Ma foi, oui ! c'est une idée que j'ai, je vais au bal avec toi, oui, oui, morbleu ! avec toi... bon gré, malgré, pour prouver que tu es libre.

CHARLES, à part.

Comme il lui dit cela.

MATHILDE.

Libre ? mais je ne me plains pas, oh ! je vois qu'on vous a parlé, et votre physionomie.

DORNEVAL.

Hein ? ma physionomie ? si ma physionomie dit le contraire, elle ment !.. j'entends que nous allions au bal ce soir, que nous y allions tous, que nous y restions jusqu'à la fin... Ah diable !.. et mon cours qui n'est pas encore préparé... eh bien ! tant pis, on s'en passera, je serai malade... moi qui ne me suis jamais permis la plus petite migraine !

MATHILDE.

En vérité, je ne puis comprendre...

DORNEVAL.

Vous ne comprenez pas ? ni moi non plus ; mais bah ! il s'agit bien de comprendre.

CHARLES.

Allons, ma chère cousine, puisqu'il le veut... saisissez donc les bons quarts-d'heure, ils ne sonnent pas si souvent chez les maris.

DORNEVAL.

Qu'est-ce qu'il dit là ?

CHARLES.

Je cours prévenir ma pauvre tante, qu'elle peut mettre ses manches plates et ses mара-bouts.

DORNEVAL.

Dieu, quel effet ! je ne lui donne pas le bras... pour me faire montrer au doigt, partout.

CHARLES.

Cela me regarde, je me risque ; et si vous me permettez d'ajouter à votre toilette, un bouquet, ma cousine...

DORNEVAL.

Un bouquet ! certainement, nous permettons, mon cher ami ! et vous la ferez danser, nous

permettons encore, et avec grand plaisir, ça se voit sur ma physionomie, n'est-ce pas ?

CHARLES.

Sans doute. Ma cousine...

(Il lui tend la main en signe d'adieu.)

DORNEVAL.

Allez donc... nous permettons toujours, moi et ma physionomie... hein !..

(Charles baise la main de Mathilde.)

CHARLES.

Très bien. (A part.) Pauvre homme, quelle grimace !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

DORNEVAL, MATHILDE, BENOIT.

DORNEVAL.

Oh ! ma foi, s'ils ne sont pas contents ; je suis en nage, c'est la seconde fois de la journée.

MATHILDE.

Mais enfin, mon ami, me direz-vous ?..

DORNEVAL.

Rien, rien ! que diable ! ne me faites pas parler... ils diraient encore que je vous ai fait changer d'avis, car il paraît que je suis un despote, un tyran... que j'ai des clignemens d'yeux, des mordillemens de lèvres... Je dois être gentil comme ça ; mais c'est convenu, nous allons au bal, j'y rirai, j'y serai heureux, j'y danserai même, si vous voulez, si ça peut vous faire plaisir ; il n'y a que mon pauvre cours...

MATHILDE.

Il faut y travailler chez toi, ce soir.

DORNEVAL.

Non... je vais le préparer en faisant ma toilette, au fait, pourquoi pas ? je vais sonner Benoit...

(Il va agiter le cordon de sonnette qui est à la cheminée.)

MATHILDE.

Mais j'aimerais autant ne pas sortir, rester ici comme hier, avec toi.

DORNEVAL.

Parbleu, et moi aussi ; mais non, non, diable ! il y aurait de quoi me faire arracher les yeux par ma belle-mère, en manches plates et en marabouts. Nous irons, je l'exige, je le veux.

BENOIT, entrant du fond, un bouquet à la main.
Monsieur a sonné ?

DORNEVAL.

Eh ! viens donc à ma toilette, mon vieux Benoit, et fais-moi bien beau... je vais au bal... Qu'est-ce que tu tiens là ?

BENOIT.

Un bouquet que l'on vient d'apporter pour Madame.

MATHILDE.

Pour moi ?

DORNEVAL.

Déjà ! il n'a pas perdu de temps... il l'avait fait venir d'avance... j'ai bien envie d'être jaloux... mais je ne le suis pas ; allons, et de la gâté, surtout... j'ai toujours peur que cette diable de physionomie... je vais me rajeunir !

(Il entre dans son cabinet, Benoit le suit.)

SCÈNE XIV.

MATHILDE, seule, examinant le bouquet attentivement.

De Charles ?.. non, c'est de lui ! quelle audace !.. m'envoyer un bouquet, c'est m'ordonner de m'en parer !.. Eh bien ! oh ! non, je ne le prendrai pas... sa vue seule me fait mal. (Elle le jette sur la table.) Il me pèserait là, je ne pourrais danser en le portant, il aura deviné que Charles... de la jalousie ! une querelle !.. oh ! j'aurais tout bravé excepté cela !.. quel supplice !.. mon Dieu ! c'est une tyrannie qui n'a pas sa pareille... tyrannie qui fait deux malheureux, car lui aussi, il souffre... il m'aime... tyrannie qu'il faut subir dans l'humiliation du silence !..

Air : Dans un vieux château.

Tant qu'il sera là ! c'est une menace
Qui me fait trembler pour moi, pour eux tous ;
Un mot, un regard, un geste me glace ;
Il poursuit ses droits en maître jaloux.
Juste châttiment dont le poids m'accable,
Mais n'est-ce donc rien d'avoir pu le fuir ?
Si l'avoir aimé, c'est être coupable,
Est-ce lui, mon Dieu ! qui doit m'en punir.

Après tout, quel est mon crime ?.. une imprudence !.. un rendez-vous où je ne suis pas allée, mais c'est trop me faire expier !.. ce bal... j'irai, il le saura... j'aurai du courage... (Elle se met à la table pour écrire.) Ah ! mon Dieu !.. ma main tremble ; et mon mari si bon, si confiant, s'il savait... (Charles entre.) O ciel !

SCÈNE XV.

MATHILDE, CHARLES, entrant du fond.

CHARLES, un bouquet à la main.

Ah ! c'est vous, Mathilde ! comment, pas encore à votre toilette ? et voici déjà mon bouquet.

MATHILDE, se levant.

Votre bouquet ?

CHARLES.

Voyez... oh ! c'est de la bonne faiseuse, au moins ! tout provincial que je suis, je me rappelle les bons endroits. (Apercevant le bouquet qu'elle a posé sur la table.) Eh mais, que vois-je ? c'est une perfidie, une trahison ! quoi, ma cousine, vous en avez un, déjà ?

MATHILDE.

Moi, mon cousin ? mais non, je ne crois pas.

CHARLES.

Le voici.

MATHILDE.

Un bouquet ?.. ah ! oui... j'oubliais... (A part.) Que lui dire ?

CHARLES.

Par bonheur, je m'étais inscrit à l'avance... mais qui donc ?

MATHILDE.

Oh ! mon Dieu ! des fleurs qu'on m'a envoyées sans que je sache seulement...

CHARLES.

Un envoi mystérieux ! cela devient dangereux ; les bouquets anonymes sont d'ordinaire les pré-

férés... mais je suis le premier en date, et quand je devrai avoir une querelle avec l'inconnu...

MATHILDE.

Oh! non, non.

CHARLES.

Si fait, vous me ferez ce sacrifice, je ne reconnais à personne le droit de faire un affront à mon bouquet... je me suis mis en quatre pour arriver le premier... et à moins que votre mari lui-même...

MATHILDE.

Mon mari, oui... c'est cela.

CHARLES.

Mon cousin! ah! par exemple, c'est trop fort!

MATHILDE.

Oh! de grace, pas un mot.

CHARLES.

Comment, morbleu! quand je vous ai prévenu, là, devant lui, quand il m'a encouragé lui-même... c'est une trahison!..

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DORNEVAL.

DORNEVAL, sortant de son cabinet.

Ah! Mathilde, ma femme!

CHARLES.

Justement, le voici.

MATHILDE, lui arrachant le bouquet.

Ah!

(Elle cherche à le cacher à son mari, Charles la regarde avec surprise.)

DORNEVAL.

Veux-tu me nouer ma cravate?

CHARLES.

Ah! vous n'êtes pas jaloux?

DORNEVAL, froidement.

C'est vous... bon! vous allez recommencer?

CHARLES.

Mais ce bouquet...

(Mathilde lui serre vivement la main.)

DORNEVAL, regardant celui qui est sur la table.

Eh bien! ce bouquet, il est charmant.

CHARLES.

Il est charmant.

DORNEVAL.

Dam, vous vous y connaissez mieux que moi, mais vous n'avez pas perdu de temps pour l'envoyer à votre cousine.

CHARLES.

Hein! ce n'est pas... (Voyant Mathilde pâlir et chanceler.) Oh ciel! Mathilde, vous chancelez, quelle pâleur!

(Il la soutient, elle laisse tomber à terre le bouquet qu'elle tenait caché.)

DORNEVAL, sonnant.

Ma femme! du secours! (Courant à elle.) Allons, qu'est-ce qu'il y a encore?

CHARLES, à part.

Eh mais! quel mystère! je tremble de devenir.

DORNEVAL.

Mathilde! reviens à toi; ma femme!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, M^{me} SIVRY.

M^{me} SIVRY, accourant par la porte à gauche.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DORNEVAL.

Eh! venez donc; ma femme qui se trouve mal.

M^{me} SIVRY.

Ma fille!

MATHILDE, revenant un peu à elle.

Non, non, ma mère, ce n'est rien... un éblouissement... je ne conçois pas... je suis mieux...

M^{me} SIVRY, regardant alternativement Charles et Dorneval.

Allons, bien, qu'est-ce qu'il y a encore, M. Dorneval?

DORNEVAL.

Je n'en sais rien, ma parole d'honneur, nous parlions de ce bouquet, que le cousin Charles a envoyé à ma femme... (Apercevant celui que Mathilde a laissé tomber.) Eh mais! en voilà un autre!..

CHARLES, le relevant précipitamment.

Ne faites pas attention... c'est celui... que je destinais à ma tante. (Il le lui présente.)

M^{me} SIVRY.

A Moi? Ah! mon neveu, c'est une attention... je ne m'y attendais pas.

CHARLES, à part.

Ni moi non plus, par exemple.

(En allant poser son bouquet sur la table, elle regarde les papiers qui y sont et trouve la lettre commencée par Mathilde.)

MATHILDE, tendant la main à Dorneval.

N'en parlons plus, de grace. Vous me cherchiez, je crois?

DORNEVAL.

Je venais te prier de nouer ma cravate.

CHARLES, à part.

En vérité, je ne puis concevoir...

M^{me} SIVRY, à la table, prenant un papier.

O ciel! Ah! j'en étais bien sûre, moi! Je l'aurais parié... tout est connu.

CHARLES.

Qu'est-ce donc?..

DORNEVAL, froidement à sa femme.

Tu ne noues donc pas ma cravate?

M^{me} SIVRY.

Ah! grace à Dieu, j'ai des preuves. Ces preuves que je demandais, je les tiens: nous allons voir! (Dorneval la regarde.) J'avais tort, n'est-ce pas? j'étais une visionnaire? j'avais la tête pleine de folies?

DORNEVAL, froidement.

La nature a horreur du vide. (A sa femme.) Veux-tu me nouer?

M^{me} SIVRY, le retenant.

Ma fille est très heureuse... elle n'a aucun sujet de plainte... Comment donc! et moi qui la croyais victime! J'étais folle!..

DORNEVAL.

Je vous respecte trop pour dire le contraire

M^{me} SIVRY.

Homme! homme! homme!..

CHARLES.

Qu'est-ce donc?

MATHILDE.

Ma mère!..

DORNEVAL.

Ah ça! voyons, qu'est-ce que cela signifie? Il y a encore quelque chose là-dessous... car, à présent, la terre tremble sous moi... j'ai tout-à-fait perdu mon équilibre... je vais et viens comme un balancier... Vous me regardez, ma mère, avec des yeux... Voyons, voyons!

M^{me} SIVRY, lui présentant la lettre.

Voyez!

CHARLES.

Une lettre!

MATHILDE, allant à la table.

Grand Dieu! (A sa mère.) Ma mère! ma mère! ma lettre!

M^{me} SIVRY.

Laisse donc... elle est à son adresse. (A Dorneval.) Lisez!.. elle est pour vous, ainsi!..

DORNEVAL.

Parbleu! j'y tiens.

MATHILDE.

Ma lettre!

CHARLES, courant à Mathilde.

Ma cousine!

ENSEMBLE.

Au de l'Embarras du choix.

DORNEVAL.

O ciel!.. que peut-elle m'écrire?
D'où vient ce trouble, cet effroi?
C'est bien sa main! Que vais-je lire?
J'ai peur... je tremble malgré moi.

MATHILDE.

O ciel! à peine je respire!
Cachons mon trouble, mon effroi!
Comment croire à ce qu'il va lire?
J'ai peur! Hélas! c'est fait de moi!

CHARLES.

O ciel! que pouvait-elle écrire?
D'où vient ce trouble, cet effroi?..
Mes yeux dans les siens n'osent lire;
Son cœur a des secrets pour moi.

M^{me} SIVRY.

Enfin, je le tiens, je respire!
D'où vient ce trouble, cet effroi?
A lui la lettre, il doit la lire;
Voyons s'il niera devant toi!

DORNEVAL, lisant.

« Serez-vous toujours sans pitié? Je suis pourtant bien malheureuse... » (S'interrompant.) Ma femme!

CHARLES.

Ah! Monsieur!

MATHILDE, voulant reprendre la lettre.

De grâce!..

M^{me} SIVRY, la retenant.

Allez donc toujours. Ça fait du bien, ça soulage.

DORNEVAL, lisant.

« Vos tyrannies doivent avoir un terme. J'irai à ce bal à votre grand regret. J'ai compris vos menaces. »

CHARLES.

Vos menaces!

MATHILDE, à part.

Je me meurs.

DORNEVAL, lisant.

« Mais on m'y force... et... »

M^{me} SIVRY.

Et... après?.. Ah! voilà tout. C'est le début... ça promettrait... Et de sa main!.. de sa main!

DORNEVAL, qui est resté immobile.

J'ai résolu bien des problèmes, démontré bien des phénomènes... mais celui-là, je le donnerais en cent à Newton en personne. (Avec résolution à Mathilde.) Mathilde, ma femme...

M^{me} SIVRY, vivement.

Monsieur, Monsieur, pas de violence!

DORNEVAL.

Ah bien! une autre idée, maintenant. Mathilde, cette lettre...

MATHILDE.

Grace, Monsieur, j'étais folle! Ce bal, cette contrariété... car c'en était une, oh! bien cruelle, mais vous avez exigé... vous... et alors... j'écrivais...

DORNEVAL, avec émotion.

A moi? Mais ce n'est pas possible!.. A moi, qui t'aime... qui ne t'ai jamais dit un mot, un seul qui pût te chagriner?.. à moi, qui, en ce moment encore, sacrifiais mes travaux, mes devoirs même à tes plaisirs.

CHARLES, ému, à part.

En effet!

M^{me} SIVRY, de même.

Vous êtes un comédien!..

MATHILDE.

Sans doute, je suis reconnaissante; mais tant de persécutions, d'exigences...

DORNEVAL.

C'en est trop... il faut s'expliquer enfin...

ÉDOUARD, en dehors.

On n'est pas encore parti!

MATHILDE, poussant un cri étouffé.

Ah!.. Lui!..

DORNEVAL.

M. Édouard. (Il monte au-devant de lui.)

CHARLES, qui observait Mathilde, bas, lui serrant la main.

Qu'est-ce donc? vous tremblez?

MATHILDE.

Moi? non, je ne crois pas.

M^{me} SIVRY, s'approchant.

Quoi donc?

CHARLES.

Rien, rien. (Il continue à observer.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, de la porte du fond.

Pardon, vous étiez en famille?

DORNEVAL.

Eh non! Restez. Vous n'êtes pas de trop, au contraire.

M^{me} SIVRY.

Sans doute, un témoin de plus; j'y tiens.

DORNEVAL.

Et moi aussi. Après tout, vous pouvez monter la tête à votre fille... vous pouvez mentir, crier... peu m'importe... Il sait, lui, notre ami, lui que nous voyons souvent, il sait si je suis un tyran ! Je le prends pour arbitre.

M^{me} SIVRY.

Mais la lettre... vous ne lui monteriez pas la lettre.

DORNEVAL.

Pourquoi pas ? La voici.

ÉDOUARD, prenant la lettre.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

DORNEVAL.

Lisez. Je vous le donne en dix mille, à vous, qui n'êtes pas Newton.

CHARLES, observant Mathilde, à part.

Elle est à son adresse.

DORNEVAL.

Et, maintenant, Mathilde, vous m'expliquez...

MATHILDE, très émue, pendant qu'Édouard parcourt la lettre.

Quoi donc ? qu'ai-je de plus à vous dire ? que je suis malheureuse... qu'on semble se plaire à me tourmenter... à m'ailliger sans cesse, quand je voudrais être seule, toujours seule !.. Oh mais ! pour me comprendre, il faut avoir de la pitié dans le cœur. Et qui donc a de la pitié pour moi ? Personne !..

DORNEVAL.

Mathilde !

M^{me} SIVRY.

Ma fille !

MATHILDE, avec effort.

Personne !

(Elle rentre chez elle à gauche.)

CHARLES, observant Édouard qui paraît ému.
C'est lui !..

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, excepté MATHILDE.

DORNEVAL.

Mariez-vous donc.

M^{me} SIVRY.

Où, c'est gentil, c'est aimable, n'est-ce pas ? on croit épouser un homme, et l'on épouse...

CHARLES.

Ma tante.

DORNEVAL.

Ah ! ma belle-mère, halte-là ! je me révolte, à la fin.

M^{me} SIVRY.

Hein ?

DORNEVAL.

Oh ! avec vos airs de princesse, vous ne me ferez pas peur. Je puis passer à ma femme des caprices, des folies, des non-sens comme cette maudite lettre ; mais je suis le maître ici, voyez-vous, et je ne veux pas que personne y parle plus haut que moi, entendez-vous ? ah ! ah ! c'est qu'au besoin, je saurai crier comme un autre.

M^{me} SIVRY.

Défends-moi, Charles ne me laisse pas approcher

DORNEVAL.

Ah ! n'ayez pas peur. Je ne vous mangerai pas.

M^{me} SIVRY.

Mais je l'espère bien ! je n'ai pas peur de vous non plus... je vous le prouverai. (A Édouard.)
Donnez-moi cette lettre.

ÉDOUARD.

Ce papier ! un enfantillage, un caprice qu'il faut oublier.

(Il déchire la lettre.)

M^{me} SIVRY.

Eh bien ! eh bien ! que faites-vous ?

CHARLES.

Monsieur a raison, ma tante.

M^{me} SIVRY.

Il a tort, car enfin, c'est une preuve...

DORNEVAL.

Une preuve de quoi ? de vos conseils, de vos exemples... de vos... tenez, je m'en vais, parce que vous êtes folle.

M^{me} SIVRY.

Il me manque...

DORNEVAL.

Parce que vous me feriez mettre en colère... (Contenant son émotion.) Car je veux être gai, aujourd'hui !.. je veux aller au bal !.. oui, j'irai, et ma femme aussi, et vous aussi, je l'exige, je veux qu'on m'obéisse ! Ah ! l'on m'appelle tyran, quand je suis bon, complaisant... eh bien ! oui, je serai un tyran, un despote... j'entends qu'on s'amuse quand je m'amuse, qu'on soit gai comme moi, et s'il y a ici quelqu'un qui le trouve mauvais, il n'a qu'à le dire... la porte est ouverte.

M^{me} SIVRY.

Je ne resterai pas.

DORNEVAL.

Bon voyage !

M^{me} SIVRY.

Il m'a insultée !..

CHARLES.

Eh non !..

ENSEMBLE.

AUX DES HUGUENOTS.

M^{me} SIVRY.

Où, oui, je suis mère,
Et dans ma colère,
Ma fille j'espère
Saura m'approuver !
Il aura beau dire !
Et beau vous séduire,
Je m'en vais écrire,
Pour vous l'enlever.

DORNEVAL.

Je ne vous crains guère !
Et dans ma colère,
Mes amis, j'espère,
Sauront m'approuver !
Vous aurez beau dire,
Et beau me maudire,
Je sais me conduire !
Je veux le prouver !..

CHARLES et ÉDOUARD.

Ah ! que vont-ils faire !
Tout à leur colère,

Un gendre, une mère
Vont-ils se braver!..
Mais c'est du délire,
Que puis-je leur dire?..

CHARLES.
L'amitié m'inspire,
Je veux les sauver!

ÉDOUARD.
Mon cœur qu'on déchire,
Ne peut les sauver!

(M^{me} Sivry entre à gauche; Dorneval, à droite.)

SCÈNE XX.
CHARLES, ÉDOUARD.

(Édouard paraît triste et rêveur. Charles s'approche de lui en silence.)

CHARLES.
Ils sont bien fous ou bien malheureux, n'est-ce pas, Monsieur?

ÉDOUARD.
En vérité, je ne puis comprendre...

CHARLES.
En ce cas, je suis donc plus habile que vous, moi, ou plus clairvoyant, car je comprends parfaitement.

ÉDOUARD.
Vous, Monsieur, c'est possible; mais, pardon, je n'ai que faire ici.

CHARLES, le retenant.
Mais puisque je vous dis que je comprends... Un mot, de grâce, M. Édouard; vous êtes l'ami de Dorneval... moi, le parent de sa femme... et à ce double titre, nous sommes intéressés l'un et l'autre à ce que la paix rentre dans cette maison.

ÉDOUARD.
Je le voudrais, sans doute; mais je n'y puis rien.

CHARLES.
Peut-être! Ici, comme dans beaucoup de ménages, le maître n'est pas le mari! une femme imprudente se donne un tyran qui lui fait expier sa faute, et le mari subit des caprices qu'un autre a causés, des reproches qui s'adressent ailleurs.

ÉDOUARD.
Monsieur, cette supposition...

CHARLES.
Je ne suppose rien... Mais si un amour dont je ne veux pas savoir le secret, une faiblesse, une faute, peut-être...

ÉDOUARD.
Oh! jamais, jamais.

CHARLES.
Jamais!.. il en est temps encore! eh bien!.. si une imprudence... des lettres... que sais-je?.. tout ce qui peut compromettre une femme aux yeux du monde et de sa famille, avait livré le sort de ma cousine à la discrétion d'un autre que son mari... si cet autre se croyait des droits qui fissent aujourd'hui le malheur de Mathilde, comme sa tristesse, son effroi, ce billet même semblent l'indiquer... que devrait-il faire?.. je vous le demande à vous qui êtes un galant hom-

me, à vous qui rougiriez de perdre une femme que vous auriez aimée. Que feriez-vous?

ÉDOUARD.
Moi?.. mais en ce cas, la détermination d'un homme dépend de lui... s'il n'aime plus, que lui importent l'abandon... les reproches?.. il partira.

CHARLES, vivement.
Ah! je le pensais!

ÉDOUARD.
Mais s'il aime encore, si les espérances qu'on a mises dans son cœur.

CHARLES.
Des espérances...

ÉDOUARD.
Si ces espérances sont un charme, qu'il ne peut rompre, un joug qu'il ne peut briser!... s'il est jaloux! jaloux de tout ce qui semble lui disputer un bonheur qui dût être le sien! si son amour est son bien, sa vie! il faut le plaindre, il est bien malheureux!

CHARLES.
Je vous crois... car, moi qui vous parle, j'ai aimé aussi... mais sérieusement, oui; lors du mariage de ma cousine, je l'aimais comme un fou, comme un insensé, comme cet autre dont nous parlions tout à l'heure... j'étais jaloux, toujours comme cet autre (L'observant.) Et quoique je n'eusse peut-être pas comme lui des titres qui pussent la compromettre... des promesses... enfin, je ne parlais rien moins que de tuer son mari... cet honnête professeur de physique. Mais bientôt, dans un moment lucide, je vis que cet amour ne pouvait faire que son malheur et le mien... et tout amoureux, tout jaloux que j'étais, j'eus le courage de partir.

ÉDOUARD.
Vous êtes bien heureux!

CHARLES.
Voilà quinze mois de cela... et croyez-moi, malgré tout ce que nous disons aux femmes quand nous les aimons, l'amour le mieux conditionné, ne résiste pas à une absence de quinze mois, et la preuve, c'est que dix mois après nous nous nous battions pour une beauté alsacienne que nous adorions tous les deux... et que vous avez déjà oubliée, ingrat! lorsqu'elle est libre, qu'elle vous aime, qu'elle vous attend... c'est une consolation que je n'avais pas,

ÉDOUARD, l'observant.
Et vous vous croyez bien guéri maintenant, de cet amour qui vous éloignait d'ici?

CHARLES.
Oh! j'en réponds... et la preuve, c'est que si cet autre dont nous parlions tout à l'heure, en doutait, je serais prêt à partir avec lui.

ÉDOUARD.
Oh! alors, je vous crois,

CHARLES.
Mais je lui dirais: c'est à l'instant, il le faut, je le veux.

ÉDOUARD, vivement.
Eh! Monsieur! ce langage...

CHARLES.
Ne pourrait-il blesser... pas plus que vous, dont je connais le courage et l'adresse... j'ai encore là, un souvenir du coup d'épée que je vous dois, et qui met votre bravoure à l'abri de tout soup-

çon, je le sais... mais ce serait manquer de cœur, que de causer le désespoir d'une femme!

ÉDOUARD.

Monsieur...

CHARLES.

Mais jeter le trouble dans une famille, voilà ce qui serait lâche!

ÉDOUARD.

Ah! Monsieur!

CHARLES.

Silence!

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DORNEVAL, sortant de son cabinet.

DORNEVAL, à la cantonnade.

Eh! va-t'en au diable... est-ce que je sais où je vais... où je suis... ce que je suis, seulement; je ne sais plus ce que je fais... et tout à l'heure, je parlais en casquette, et mon gilet à l'envers! bien! voilà mes gants déchirés.

(Il les achève et les jette.)

CHARLES.

Calmez-vous, de grace!

DORNEVAL.

J'étouffe; mais s'il faut la quitter pour qu'elle soit heureuse!.. je m'en irai.

ÉDOUARD.

La quitter!..

Aria d'Aristippe.

Qui peut vous accuser? personne.
Vous si bon! toujours indulgent!..
Pour tout ce qui vous environne!

DORNEVAL.

On ne le croit plus, à présent.
Moi bon, quand chacun me redoute!

ÉDOUARD.

Mais il faudrait, pour le nier,
Être bien aveugle...

CHARLES.

Sans doute,
(Bas à Édouard.)

Ou bien ingrat pour l'oublier.

DORNEVAL, ouvrant la porte de gauche.

Justement, voici ma femme; il faut qu'elle s'explique.

ÉDOUARD.

Mathilde!

CHARLES.

Quel air triste... abattu! (A Édouard.) Voyez!

DORNEVAL.

Allons, ferme, du courage!

ÉDOUARD, avec résolution, entraînant Charles.

Venez, Monsieur, venez.

(Charles sort avec lui par le fond, sans que Dorneval les aperçoive.)

SCÈNE XXII.

DORNEVAL, M^{me} SIVRY, MATHILDE.

M^{me} SIVRY, sans voir Dorneval.

Ce soir, au bal, puisqu'il le veut; mais, demain, une explication.

DORNEVAL.

Comment, demain?

MATHILDE, à part.

Ah! mon mari!

DORNEVAL.

Mais pas du tout! je veux que ce soit aujourd'hui, à l'instant même, et voici ces Messieurs que... (Se retournant pour les chercher.) J'ai ces deux Messieurs, que... Eh! mais, où sont-ils donc?

M^{me} SIVRY.

De qui parlez-vous?

DORNEVAL.

Eh bien! de Charles, votre neveu, et de monsieur Édouard... ils sont sortis ensemble.

MATHILDE, avec effroi, à part.

Sortis ensemble!

DORNEVAL.

C'est singulier... je les avais retenus ici.

M^{me} SIVRY.

Et ils se sont sauvés... Je conçois, avec vos scènes de ménage, vous mettriez une armée en fuite.

DORNEVAL.

Mes scènes de ménages, soit, je veux bien encore; voici la dernière: Écoutez-moi, Mathilde.

MATHILDE, qui était distraite.

Oui, Monsieur, oui. (A part.) Sortis ensemble!.. oh! voilà ce que je craignais!..

DORNEVAL.

Je suis malheureux du chagrin que je vous ai causé... oh! bien malgré moi! Mais s'il est vrai que je vous sois odieux, dites un mot, un seul, et...

(Charles paraît au fond. Mathilde, très inquiète jusque-là, pousse un cri étouffé.)

MATHILDE.

Ah!..

SCÈNE XXIII.

M^{me} SIVRY, MATHILDE, CHARLES, DORNEVAL.

M^{me} SIVRY.

C'est Charles! Mon neveu, tu viens nous chercher, n'est-ce pas?.. Mais, M. Édouard?..

MATHILDE.

Oui, oui... M. Édouard?..

DORNEVAL.

Mais en effet, il était avec vous?

CHARLES.

Oh! quant à lui, j'ai une nouvelle à vous apprendre... Vous ne le verrez plus.

MATHILDE.

Ciel!..

M^{me} SIVRY.

M. Édouard?

DORNEVAL.

Qu'est-ce que vous dites là?

CHARLES.

Il part pour Strasbourg, où il est rappelé par une lettre que je lui ai remise ce matin, en arrivant.

MATHILDE.

Il part?

M^{me} SIVRY.

Avant un bal!.. C'est donc par ordre supérieur?

CHARLES.

Oui, ma tante; car c'est un galant homme; et comme il avait pris des engagements positifs...

M^{me} SIVRY.

Des engagements? pourquoi donc?

CHARLES.

Pour se marier, ma tante.

MATHILDE, à part, avec joie.

Lui!

M^{me} SIVRY.

Il se marie?

DORNEVAL.

Il s'en va!

CHARLES.

Et si précipitamment qu'il n'a pas même eu le temps de mettre ordre à quelques papiers qu'il m'a jetés en partant, et que je brûle.

(Il jette les papiers au feu, en jetant un regard sur

Mathilde.)

MATHILDE, à part.

Ces lettres, ce départ... Ah! mon Dieu!..

(Elle s'approche de lui.)

M^{me} SIVRY.

Encore un original!

DORNEVAL.

Encore un ingrat!

MATHILDE, bas à Charles, lui prenant la main.
Charles, merci!

CHARLES, bas, jouant la surprise.

Quoi donc? Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

(Elle le regarde avec émotion.)

DORNEVAL, à Charles.

Quant à vous, mon cher, vous venez à propos... Je demandais à votre cousine... à ma femme... un mot, un seul... pour prendre un parti... j'en aurai le courage, je vous l'ai dit... (A Mathilde.) Mathilde... puisque tu ne peux plus m'aimer...

MATHILDE.

Vous!.. oh! si!.. Je n'aime que vous! vous seul, et désormais, vous serez mon ami, mon guide, et je serai heureuse!

M^{me} SIVRY.

Ma fille!

MATHILDE.

Oui, ma mère, oui, heureuse; car j'étais folle... Mais la raison me revient, je ne craius plus, je respire, j'aime mon mari, ma mère!..

M^{me} SIVRY.

Tu l'aimes? c'est bien. (A part.) Il l'a refasciné!

DORNEVAL.

Mais alors, je ne suis donc pas un despote, un tyran, et cette lettre...

MATHILDE.

Pardon! mais j'étais tourmentée, froissée, mise hors de moi par... les soupçons, les idées de ma mère.

M^{me} SIVRY.

Hein? plaît-il?

CHARLES, vivement.

Je l'aurais parié; c'était la faute de ma tante.

M^{me} SIVRY.

Comment, ma faute?

DORNEVAL.

Là, je disais bien que vous lui montiez la tête avec tous vos contes.

M^{me} SIVRY.

Par exemple!.. c'est moi!.. C'en est trop! et je veux savoir, à mon tour...

CHARLES.

Quoi, ma tante, allez-vous recommencer?.. Nous voilà tous d'accord... Partons pour le bal!

MATHILDE.

Oh! non! j'aime mieux rester ici, ce soir, près de mon mari.

DORNEVAL.

Mais...

MATHILDE, lui prenant le bras.

Oh! je le veux!

DORNEVAL.

Avec plaisir! et puis, j'aime mieux ça. Restons.

M^{me} SIVRY.

Comment, restons?.. Est-ce que je vais passer une soirée comme hier, à faire de la physique... ennuyeuse?

CHARLES.

Non, ma tante; car je vous accompagne.

M^{me} SIVRY, lui prenant le bras.

A la bonne heure!.. Ma pauvre fille! j'étais bien sûre que le tyran ne voudrait pas!

CHARLES, à lui-même.

Ah! le tyran... il est parti!

CHŒUR FINAL.

Aix de l'Embaras.

Que le passé qui fit, sur notre vie,
Peser, hélas! quelques jours de malheur,
Bien loin de nous, disparaisse et s'oublie,
Et l'avenir nous rendra le bonheur.

NOTA. S'adresser pour la musique de cette pièce, et celle des ouvrages composant le répertoire du GYMNASÉ, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

FIN.